# La lecture de *Tartuffe* chez Ninon

C’est une pièce de circonstance, elle a réussi : les auteurs ont été demandées ; ce sont les citoyens Chazet de Dubois, dont la muse accapare en ce moment les deux théâtres de Louvois et du Vaudeville : sur l’un, ils font parler Molière ; sur l’autre, le père Guilleret, soi-disant *Salomon*; il y a bien de la différence entre le premier des poètes comiques et un chansonnier de taverne. C’est probablement dans la crainte de faire un père Guilleret de leur Molière, qu’ils ont prêté à ce philosophe si naturel le langage d’un déclamateur. Les jeunes gens ne connaissent point de milieu entre l’enflure et la bassesse ; une élégante et noble simplicité est au-dessus de leurs forces.

La célébrité du tableau de *Molière lisant le Tartuffe*, a procuré à cette bagatelle une faveur passagère. Ce sujet est bien plus propre à la peinture qu’à la poésie : le peintre peut varier à son gré l’expression de ses figures ; un poète n’a point d’empire sur le visage de ses acteurs le tableau qu’on voit au salon, attache et intéresse, parce que les traits de chaque personnage peignent son caractère, celui qu’on nous a présente à Louvois est monotone et inanimé ; ce n’est qu’une collection de tristes figures qui ne disent rien : dans le tableau du peintre, je reconnais Molière, Boileau, Lafontaine, etc. ; dans le tableau du poète, je ne vois que Vigny, Picard, Valcourt, etc. : les personnages vivent sur la toile ; ils sont mort sur la scène : sur la toile, ce sont des hommes de génie qui écoutent la lecture d’un chef-d’œuvre ; je lis dans leur attitude la gêne et la contrainte. Peut-on même exiger quelque jeu de leur figure ? Ils n’écoutent rien, on ne leur lit rien, ils n’entendent que le titre de la pièce ; il n’y a pas là de quoi se mettre en mouvement ; c’est ce qui fait que cette assemblée de grands hommes n’est qu’un salon de Curtins.

Le plus grand attrait de cette nouveauté, selon moi, est dans les souvenirs délicieux qu’elle rappelle :

Lion, ton nom seul a des charmes pour moi !

s’écriait jadis le bon et sensible Lafontaine. Si cette antique bicoque, illustrée par Homère, avait tant d’appas pour l’imagination poétique du fabuliste, quels sentiments n’inspirent pas à tous homme de lettres les objets qui lui rappellent cette époque trop courte où la nature prit plaisir à réunir plus de grands hommes qu’elle n’en produit dans l’univers en plusieurs siècles ! Quel admirable groupe n’offrent pas à nos esprits enchantés Corneille, Racine, Molière, Boileau, Lafontaine, causant ensemble, tous hommes de génie, tous uniques en leur genre, tous simples, honnêtes et vertueux ! En regardant autour de nous, nous sommes tentés de prendre cette réalité pour une illusion, et l’histoire à nos yeux semble acquérir le charme et le merveilleux de la fable.

Une des meilleures comédies de Goldoni est intitulée : *Molière*. Le sujet est, non pas la lecture, mais la représentation de *Tartuffe*. Mercier a imité cette pièce, et l’imitation, malgré ses défauts, est infiniment supérieure au faible croquis qu’on vient de nous donner. Mais soyons justes ; les auteurs n’ont pas eu l’ambition de composer une comédie ; ils n’ont voulu que fixer un moment l’attention sur une bluette ; leur intention a été de faire, pour le tableau de *Molière*, ce que d’agréables chansonniers ont fait, il y a deux ans, pour celui des *Sabines*.

Il ne faut leur demander ni plan ni action. Ninon invite ses amis à la première représentation du *Tartuffe* : lorsqu’elle apprend qu’on a défendu de jouer la pièce, elle retient ces mêmes amis pour une lecture que Molière doit faire chez elle ; mais à peinte l’auteur en a-t-il lu le titre, qu’il arrive un ordre du roi pour qu’on la joue ; voilà tout : ce même ordre déclare que la pièce est un chef-d’œuvre, ce qui n’est guère dans le style de la chancellerie d’un roi tel que Louis xiv. Quoiqu’il eût un sens droit et un goût naturel, il avait la bonne foi de convenir que Boileau se connaissait mieux que lui en vers : prononcer qu’une comédie était un chef-d’œuvre, avant qu’elle eût été soumise au jugement du public, c’était un acte de despotisme, et ce ne sont pas ceux-là que les rois aiment faire.

Le vide d’une aussi pauvre intrigue est rempli par des amplifications, des lieux communs, des éloges surannés, qui ont été aussi applaudis que s’ils étaient bien neufs : on reconnaît à ce style des jeunes gens qui s’efforcent de rajeunir, dans quelques vers ambitieux, des idées rebattues. Du reste, point de dialogue, point de scènes, point de situations : Molière parle en enthousiaste ; il a le ton d’un philosophe du dix-huitième siècle : Ninon crie à pleine tête ; elle se passionne comme une douairière de la philosophie moderne : il n’était pas aisé, en effet, de faire parler Ninon.

Le personnage ridicule de la pièce est un M. de Saint-Alban, secrétaire du premier président ; on l’a rendu le plus noir qu’il était possible. Mais que vient faire ce cagot chez Ninon ? Quel rapport ont-ils ensemble ? Un dévot est-il à sa place chez une femme galante ? Goldoni et Mecier ont fait la même faute, en supposant au cafard Pirlon une liaison avec des comédiennes ; mais du moins ils ont tiré des situations économiques de cette invraisemblance : elle est en pure perte dans la pièce nouvelle ; M. de Saint-Alban est un coquin aussi ennuyeux que vil.

La servante de Molière est presqu’aussi déplacée chez Ninon, que le secrétaire du premier présent ; et cependant ces deux personnages ont ensemble une conversation, quoiqu’ils ne soient pas faits pour se parler. Cette servante est aussi de la société de Ninon. Je crois que la servante de Molière rasait à sa cuisine, et n’accompagnait point son maître, quand il allait en ville lire le *Tartuffe*; elle ne se plaçait point surtout derrière sa chaise, pour *le reprendre, s’il se trompait*. Mlle Molière, qui joue ce rôle, n’a pas tout-à-fait la naïveté et la simplicité de la bonne Laforêt. Mlle Delille remplit le personnage de Ninon : je ne sais s’il existe aujourd’hui, dans l’Europe entière, une femme capable de le remplir ; il faut que l’imagination des spectateurs, pleine de charmes de Ninon, supplée, par ses réminiscences, à ce qui manque à l’actrice pour représenter dignement un si rare modèle. On peut en dire autant de la plupart des acteurs, qui sont écrasés par les grands noms qu’ils portent.

Il y a quelques vers heureux dans la pièce, une sorte de chaleur et d’effervescence de jeunesse, un certain enthousiasme pour les grands hommes, qui sied bien surtout à ceux qui entrent dans la carrière ; mais les auteurs n’ont point pardonné à Boileau ses satires ; je ne leur pardonne point à mon tour leur injustice à l’égard du législateur de notre Parnasse. Comment osent-ils outrager Molière au point de lui faire dire que, si Boileau entendait la lecture de *Tartuffe*, il déchirerait impitoyablement la pièce ? Voudraient-ils nous persuader que Boileau était un critique sans goût, sans jugement, sans lumières, qui trouvait tout mauvais par un excès d’humeur et de malignité ? Il a rendu justice à tous les grands génies ; Molière n’avait pas de plus sincère admirateur. L’homme qui avait désabusé son siècle des Cotins et des Chapelains, l’homme qui fut l’oracle du goût, était fait plus qu’n autre pour sentir le mérite du *Tartuffe*. Si Voltaire a déshonoré sa vieillesse par des sarcasmes et des injures contre Boileau, ce n’est pace que les jeunes gens doivent imiter dans Voltaire. Quelle faute contre la convenance, de faire lire à Boileau, chez Ninon, la fable du *Serpent et de la Lime*, comme s’il voulait s’en faire à lui-même l’application ! Boileau était un esprit *du premier ordre*, et la haine des mauvais auteurs est pour lui un titre de gloire.

Un des vers les plus brillants et les plus applaudis, est celui que débit la servante au sujet de l’hypocrite de Saint-Alban, qui voulant unir la dévotion avec la volupté.

Garde pour lui les corps, et donne à Dieu les âmes.

Quelque banale que soit l’opposition des *corps* et des *âmes*, elle est encore trop fine pour une servante. Je suis fâché de voir à quel point un jeu de mots puérile électrice aujourd’hui les spectateurs. On applaudit une misérable pointe beaucoup plus qu’un trait de génie ; une antithèse qui vient frapper le parterre, est une étincelle qui tombe sur de la poudre à canon.

A.